

*Konstantin Iliev*

**NIRVANA**

*(pièce en deux actes)*

PERSONNAGES:

L'Homme

La Femme

Acte I

*Une lampe à grand abat-jour vert éclaire une partie d'un petit cabinet de travail. Un canapé trône dans l'angle gauche, flanqué d'une petite table de nuit sur laquelle est posée la lampe; juste à côté de la petite table, une porte se dresse face au public, près de la porte - un secrétaire. A droite, une autre porte. A côté de la chaise, un tabouret. Un homme d'environ trente-cinq ans est couché sur le canapé, couvert à moitié d'un plaid. Il tient un livre à la main, la tête et les épaules appuyés contre un mur tendu d'un tapis, le canapé est dans un angle. Les yeux regardent à côté du livre, dans l'autre main se consume une cigarette. L'homme éteint la cigarette, se penche au-dessus de la lampe à abat-jour vert, le noir s'installe dans la pièce.*

*On entend la pendule chanter un coup, puis une lumière inonde le petit cabinet. Une femme d'une trentaine d'années se tient à côté de la porte de droite, habillée d'une robe du soir noire. L'homme se soulève et appuie à nouveau sa tête contre le mur. De la poche arrière du pantalon suspendu au dossier de la chaise, la femme sort un pistolet et le braque sur l'homme. Il l'observe sans souffler mot. La femme baisse le bras, remet le pistolet à l'endroit où elle l'avait pris et sort. L'homme se soulève, s'appuie d'une main contre la table de nuit, tend l'autre main vers le commutateur à*

*côté de la porte et le noir revient dans la pièce.*

*A nouveau retour une lumière abondante. La femme tient cette fois-ci à la main un journal déployé. Elle s'adosse au montant de la porte. L'homme a de nouveau la tête et les épaules appuyés contre le mur.*

LA FEMME. Je vais te lire un extrait de ce journal. Le titre en est: "Etait-ce une révolution?". *(Elle lit)*. "Le sultan Abdul Hamid essaie de rétablir la situation antérieure. Le sultan a été arrêté et emmené à Thessalonique, dans la villa Alatini, avec quatre femmes de son harem.

*L'homme allume une cigarette.*

Les autres 746 femmes de son ancien harem *(pause)* ... 746 femmes de son ancien harem bénéficieront d'une retraite gouvernementale de 13 mille liras par an." Qu'est-ce que t'en dis?

*L'homme ne dit rien. La femme plie le journal, le jette sur le secrétaire d'un geste sec et sort. L'homme continue à fumer sa cigarette. La femme entre et se place à nouveau contre le mur, à droite.*

J'ai écrit une carte à Sarrah Bernhardt. Je ne dis pas un mot de ta pièce.

L'HOMME. T'as pas sommeil?

LA FEMME. Si le rôle lui plaît, elle en parlera la première.

L'HOMME. Elle en parlera à qui?

LA FEMME. A moi.

L'HOMME. Qu'est-ce que tu t'imagines? Que je vais bondir sur mes pieds, me mettre à genoux et te dire: je t'en supplie, ne pars pas à Paris.

LA FEMME. Même si tu te mettais à genoux, je partirais.

L'HOMME. Vas-y, pars. Qui t'en empêche?

LA FEMME. J'ai aussi écrit à ma soeur. Qu'elle réserve deux chambres dans la maison où elle habite.

L'HOMME. Il part quand ton train?

LA FEMME. Dimanche. Dimanche après-midi.

L'HOMME. Alors on n'a plus de temps. Demain il faut que j'envoie le père Jordan porter un mot au capitaine Popov pour qu'ils délivrent ton passeport au plus vite.

LA FEMME. Et tu crois que le capitaine Popov va respecter ton mot?

L'HOMME. Pourquoi ne le respecterait-il pas?

LA FEMME. Parce que c'est officier. Ce n'est ni une étudiante ni une lycéenne pour que tu lui envoies des petits mots.

L'HOMME. Je demanderai au père Jordan de lui expliquer.

LA FEMME. Il lui expliquera quoi, le père Jordan?

L'HOMME. Que tu dois partir le plus vite possible.

LA FEMME. Le capitaine Popov viendra en personne m'apporter le passeport. Il commandait la garde devant chez nous en quatre-vingt-onze.

L'HOMME. Moi j'ai sommeil.

LA FEMME. Dors. Qui t'en empêche? (*Pause*). Est-ce que nous allons nous mettre d'accord sur ce que nous faisons de la servante avant mon départ.

L'HOMME. Non.

LA FEMME. Pourquoi?

L'HOMME. Parce que tu ne partiras pas.

LA FEMME. Il y a de beaux caoutchoucs à vendre rue Clémentine, en face du musée populaire. Je l'enverrai en acheter.

L'HOMME. (*en regardant sa montre de gousset*). Plus que cinq heures.

LA FEMME. Si tu veux, nous pouvons en envoyer une ou deux paires à ta soeur?

L'HOMME. Dans cinq heures, il faut que je me lève pour aller à cette réunion. Nous allons faire la distribution des rôles. Il faut que je me lève.

LA FEMME. Je te demande si j'envoie une paire de caoutchoucs à ta soeur.

L'HOMME. J'ai deux soeurs.

LA FEMME. J'en enverrai aux deux.

L'HOMME. Tu ne vas pas enlever cette robe à la fin?

LA FEMME. Et pourquoi j'enlèverai ma robe?

L'HOMME. Parce qu'il est deux heures du matin.

LA FEMME. Prends des ciseaux et coupe-toi les ongles!

L'HOMME. Quoi?

LA FEMME. Coupe les ongles. Des pieds.

L'HOMME. Ils ont quoi mes pieds. Je suis allé aux bains turcs aujourd'hui.

LA FEMME. Tu sais à quoi tu ressembles avec ces ongles? Au Dragon de la fable.

L'HOMME. Ils sont bien mes ongles.

LA FEMME. Ils sont trop longs. Ne vois-tu pas qu'ils sont longs?

L'HOMME. On ne peut pas les couper plus ras.

LA FEMME. C'est parce que tu ne les a pas coupés quand il fallait.

L'HOMME. Enlève ta robe et couche-toi.

LA FEMME. Maintenant je vois en quoi la tante Mariola avait raison.

L'HOMME. Quoi?

LA FEMME. Tante Mariola. Elle disait que tu ressemblais à un serpent

L'HOMME. C'est faux. Elle avait dit que je ressemblais à un Tzigane.

LA FEMME. Tu as la peau jaune et verte. Le blanc de tes yeux n'est pas blanc, mais jaune.

L'HOMME. C'est à cause de la lampe.

LA FEMME. Ce n'est pas à cause de la lampe. Le jour aussi tu es jaune et vert.

L'HOMME. Ta tante Mariola ressemble à un verras.

LA FEMME. Tu resteras couché là jaune et vert, avec tes ongles longs, alors que moi, j'irais enlever ma robe. Je ne l'enlèverai pas.

L'HOMME. Va dans la chambre à coucher. Pourquoi tu es là?

LA FEMME. Là-bas non plus je n'y arrive pas..

L'HOMME. Tu me détestes à ce point ?

LA FEMME. Je n'arrive pas à dormir sous le même toit qu'un serpent.

L'HOMME. Pourquoi tu ne me bandes pas les yeux? Bande-moi les yeux quand on va en visite chez des gens et mène-moi comme un aveugle.

LA FEMME. Les autres hommes n'avaient pas les yeux bandés, mais ils n'avaient pas le regard que tu avais.

L'HOMME. Il était comment mon regard? (*Pause*). Elle était assise devant moi - comment ne pas la regarder? (*Pause*). Et puis je t'ai expliqué que quand je réfléchis à une chose je regarde comme cela. Je regarde sans voir. J'ai dû penser à quelque chose.

LA FEMME. Tu pensais à quoi?

L'HOMME. A Kniajevo avec les deux étudiantes, c'était déjà pareil. Je t'ai dit que je pensais à quelque chose. Je ne les regardais pas.

LA FEMME. Et le mouchoir?

L'HOMME. Quoi le mouchoir?

LA FEMME. Combien de fois as-tu jeté le mouchoir sur sa jupe!

L'HOMME. Ne cries pas, tu vas finir par réveiller la bonne.

LA FEMME. Quatre fois. De suite.

L'HOMME. Ce n'est pas moi qui l'ai inventé ce jeu stupide. On était là, entre adultes, à rester assis et à se jeter un mouchoir noué sur les genoux.

LA FEMME. Tu l'aimais, toi, ce jeu. Quatre fois! De suite.

L'HOMME. Elle était assise en face de moi. Où jeter le mouchoir.

LA FEMME. Moi aussi j'étais assise en face de toi.

L'HOMME. Tu n'étais pas assise en face de moi. Tu étais assise à côté de moi, sur le fauteuil.

LA FEMME. Tu n'as même pas remarqué. Dès que le jeu a commencé, j'ai changé de place. Je suis allée m'asseoir à côté d'elle, sur le canapé.

L'HOMME. Bon, c'est vrai, je n'ai pas remarqué.

LA FEMME. Evidemment! Tous les deux vous ne remarquiez rien. Si seulement on avait pu tous s'en aller et vous laisser seuls, tous les deux.

L'HOMME. Je ne peux pas la supporter. Tu comprends ce que je dis? Je ne peux pas la supporter. Elle est vide et stupide, et ...

LA FEMME. Et quoi?

L'HOMME. Et je t'ai dit cent fois de ne pas l'amener chez nous. Pourquoi tu l'invites sans cesse à la maison?

LA FEMME. Pour que tu ne t'ennuies pas. Quand elle est là, tu es toujours de bonne humeur.

L'HOMME. Tu sais très bien que c'est exactement le contraire.

LA FEMME. Ce soir, chez les Tchikhov, tu étais aussi de très bonne humeur. Heureux, excité.

L'HOMME. Aujourd'hui j'ai été dans cet état toute la journée. Pas que ce soir. Toute la journée.

LA FEMME. Pourquoi?

L'HOMME. Je ne sais pas.

LA FEMME. Parce que tu savais *qui* viendrait chez les Tikhov.

L'HOMME. J'avais complètement oublié que ce soir on allait chez les Tikhov. Vers six heures, Kiril Christov et moi sommes sortis du théâtre. Nous avons croisé le professeur Mikhaltchev et Assen Zlatarov. Ils étaient accompagnés de leurs femmes. Nous avons parlé. Puis Kiril Christov et moi avons continué à nous ballader dans les rues.

LA FEMME. Et alors?

L'HOMME. Rien. C'était agréable.

LA FEMME. Qu'est-ce qu'il y avait d'agréable? Les rues de Sofia pleines de boue?

L'HOMME. Pourquoi seraient-elles pleines de boue. Maintenant que la neige est tombée.

LA FEMME. Ou le long nez de Kiril Christov? Tu ne peux pas le supporter.

L'HOMME. Tout ça, c'est du passé. A présent nous allons éditer une revue.

LA FEMME. Donc, la neige et Kiril Christov. Et la revue. Et le fait qu'on joue une nouvelle pièce de toi au théâtre?

L'HOMME. Quoi?

LA FEMME. N'est-ce pas agréable?

L'HOMME. Si.

LA FEMME. Le fait que les étudiantes te décochent des regards. Qu'elles t'envoient des cartes anonymes par la poste. Et des fleurs aussi. N'est-ce pas agréable?

*L'homme tourne le dos à la femme. Il tire la couverture au-dessus de sa tête.*

P A U S E

*La femme s'assoit sur le tabouret. Elle tire le pistolet du pantalon posé sur le dossier de la chaise. Elle le tient à deux mains.*

L'HOMME. Laura!

LA FEMME. Oui.

L'HOMME. Combien de fois es-tu entrée dans ma chambre cette nuit?

LA FEMME. Pourquoi est-ce que je n'y entrerais pas?

L'HOMME. As-tu touché au revolver?

LA FEMME. Non.

L'HOMME. Toute à l'heure j'ai cru te voir retirer le revolver et le braquer sur moi.

LA FEMME. Tu as cru me voir?

L'HOMME. Brusquement, je me suis mis à transpirer. J'ai encore très chaud. *(Il rejette la couverture, se soulève.)*

LA FEMME. *(posant le pistolet sur la chaise)*. Ne bois pas tant de vin.

*La veste et le pantalon posés sur le dossier de la chaise empêchent l'homme de voir le pistolet. Il ne le verra pas jusqu'à la fin de cet acte, bien que la femme le prenne plusieurs fois en main.*

L'HOMME. Je n'ai pas bu. Pas plus que les autres. Je n'ai pas bu.

LA FEMME. Donc, j'ai sorti le revolver et l'ai braqué sur toi.

L'HOMME. Un soir on était assis comme cela avec mes soeurs sur le balcon de notre maison et moi j'ai cru voir des jeunes filles habillées de blanc danser une ronde dans le jardin. Elles dansaient et riaient à en mourir. J'ai dû pousser un cri. Le lendemain je suis couché au salon avec de la fièvre. Ma mère était allée bêcher à l'endroit de l'apparition et y répandre du sucre. Elle y avait fait brûler de l'encens. Elle vient me poser un mouchoir imbibé de vinaigre sur le front et me dit: "Nous les avons envoyées danser dans les forêts."

LA FEMME. Pauvre Peyo.

L'HOMME. Tu te moques de moi?

LA FEMME. Pourquoi me moquerais-je de toi?

L'HOMME. Excuse-moi pour toute à l'heure.

LA FEMME. A propos de quoi?

L'HOMME. J'ai été cassant avec toi chez les Tikhov.

LA FEMME. Je suis simplement allée voir un livre sur l'étagère.

L'HOMME. On ne tourne pas comme cela le dos aux gens.

LA FEMME. J'avais mes raisons.

L'HOMME. C'était quoi tes raisons?

LA FEMME. Est-ce que ton père battait ta mère quand elle était encore en vie?

L'HOMME. Voudrais-tu dire par là que je me mettrais à te battre?

LA FEMME. Ce que tu as fait était pire.

L'HOMME. Tout ce que j'ai dit c'était de poser ce livre et de venir t'asseoir à côté de nous.

LA FEMME. Sur quel ton tu me l'as-tu dit?

L'HOMME. J'ai trente-six ans. Je ne peux pas changer.

LA FEMME. Tu ne peux pas et tu ne veux pas.

L'HOMME. Et je ne veux pas. Tu es la première à me dire que je suis un homme brutal. Personne d'autre ne me l'avait dit.

LA FEMME. Personne, aucun homme ou aucune femme?

L'HOMME. D'accord. On va dire aucune femme.

LA FEMME. Naturellement.

L'HOMME. Quoi, naturellement?

LA FEMME. Tu n'as jamais été marié avant. La culture de l'homme se reconnaît à la façon dont il se conduit avec sa propre femme. Même un sauvage sera poli avec la femme d'autrui.

L'HOMME. De quoi d'autre vas-tu encore me traiter cette nuit? Tu as autre chose à me dire?

*La femme soulève le pistolet reposant dans la paume de sa main parallèlement au siège de la chaise. Elle bouge sa main de haut en bas comme pour le soupeser.*

Moi, je suis un provincial. Je n'ai pas fait cinq ans d'études en France et en Angleterre.

LA FEMME. Deux. Deux ans.

L'HOMME. Je n'ai pas été élevé par des gouvernantes ...

LA FEMME. Je n'ai pas eu de gouvernante.

L'HOMME. Je n'ai pas passé mon enfance au milieu de ministres et de diplomates. La première fois que je suis parti pour Paris, des Allemands ont ri de moi dans une brasserie à Munich. Non loin de la gare. Parce que j'avais accroché mon chapeau et mon manteau je ne sais où. Une dame m'a crié après comme si j'étais une bête - à nouveau je n'ai pas compris pourquoi - je ne comprends pas leur langue de chien. Même maintenant, quand je passe par l'Allemagne, j'avance comme un lièvre apeuré. Tu crois que j'ai oublié les garçons qui te faisaient des courbettes dans ce restaurant du boulevard Saint-Michel, alors que moi, ils me regardaient comme un singe d'Orient. Je sais que je suis un lourdaud ...

LA FEMME. Cela ne t'a pas empêché d'apparaître dans ce restaurant du boulevard Saint-Michel, en compagnie de l'autre prostituée blonde, aussi fier qu'un Alexandre le Grand.

L'HOMME. Et oui, milady. Je suis fier de moi. Et je le resterai, même si tous les Pentcho Slaveykov, docteur Kristev et Petko Todorov se mettaient ensemble pour me dire que j'étais un tzigane de Tchirpan

LA FEMME. Comment oses-tu dire du mal de Pentcho Slaveykov?

L'HOMME. Je dirai ce que je veux. Et toi, tu écouteras, car vous êtes tous de la même espèce.

LA FEMME. Tu n'est qu'un ingrat!

L'HOMME. Tais-toi, tu ne sais pas.

LA FEMME. Pentcho Slaveykov t'a donné ton nom! Petcho Slaveykov t'a baptisé Yavorov. Que serais-tu sans lui et sans le docteur Kristev?

L'HOMME. Ne me dis pas à moi qui est Pentcho Slaveykov. Même dans l'au-delà, s'il existe, même là-bas je suivrais son ombre, je lui tirerais mon chapeau et je crierais aux morts: "Regardez le miracle qu'a enfanté la Bulgarie!"

LA FEMME. Quand Pentcho Slaveykov t'aurait-il dit une chose pareille?

L'HOMME. Il ne l'a jamais dit.

LA FEMME. Il te trouvait plus grand que Vazov!

L'HOMME. Et alors?

LA FEMME. Comment ça, alors?

L'HOMME. Tu ne vas pas m'obliger à remuer la queue et à me dresser sur les pattes de derrière simplement parce que un tel aurait dit "Tu es un caniche, mais parmi les caniches, c'est toi le plus grand."

LA FEMME. Pentcho Slaveykov ne t'a jamais considéré comme un caniche.

L'HOMME. Pour lui je n'appartenais pas à la bonne société. Pour lui j'étais un gars de Tchirpan que Dieu avait, certes, gratifié d'un don, mais à qui il n'avait donné ni père ni mère capables de lui apprendre quelle conversation tenir en sirotant son café dans les salons des rustres de Sofia.

LA FEMME. C'est de ma faute. C'est aussi la faute de Pentcho Slaveykov. C'est aussi la faute du docteur Kristev qui est venu t'arracher de ta province et faire de toi ce que tu es maintenant.

L'HOMME. Et qu'est-ce que je suis maintenant? Je suis prêt à donner tout ce que j'ai pour retourner à Ankhialo. Si seulement c'était possible. Je ne demande rien. Rien que cette chambre.

LA FEMME. Quelle chambre?

L'HOMME. Une chambre. Avec une table et un lit. Et une chaise. Il y avait aussi un figuier. Quand je m'asseyais à table, je fermais la fenêtre pour empêcher les guêpes d'entrer. Elles venaient à cause du figuier.

LA FEMME. Et que feras-tu dans cette chambre?

L'HOMME. La même chose qu'à l'époque. On m'appelait l'Ombre. Vu que je ne fréquentais personne. Du télégraphe - à ma chambre. Seulement le soir, quand il n'y avait plus personne, j'allais au bord de la mer. Et puis à nouveau, à table. On

m'appelait l'Ombre.

LA FEMME. Vas-y, écris à Ankhialo. Peut-être qu'ils ont une place de télégraphiste. (*Pause*). Je ne peux pas t'amener la mer ici, en revanche, je peux te faire planter un figuier sous la fenêtre. (*Pause*). Tu es un homme ingrat. J'ai renoncé à tout. Je n'écris pas. Je ne fais pas de musique. Je me suis aliénée mes plus proches parents à cause de toi. Que veux-tu de plus?

L'HOMME. Une chambre. Une chambre avec quatre murs.

LA FEMME. Celle-ci en aurait-elle cinq?

L'HOMME. Et sans porte.

LA FEMME. Pour que je n'entre pas?

*PAUSE*

*(A nouveau elle soulève le pistolet sur la paume de sa main, comme si elle pesait son poids.)*

Tu as habité plusieurs chambre de célibataire. T'y sentais-tu mieux? Avec un seul lit déglingué et un clou au mur pour y accrocher ton chapeau. Etais-tu mieux là-bas?

L'HOMME. J'étais mal. Au début.

LA FEMME. C'est-à-dire?

L'HOMME. Quand je suis venu à Sofia.

LA FEMME. N'as-tu pas eu une très belle propriétaire. Rue Pirotka ou Maria-Louisa?

L'HOMME. J'habitais rue Antim Ier, derrière les bains. Ma propriétaire était sourde et vieille. Elle avait un sale caractère.

LA FEMME. Par contre le quartier était beau. Le quartier des pires bordels de Sofia. Qu'est-ce que tu n'aimais pas?

L'HOMME. Je n'ai pas aimé Sofia.

LA FEMME. Pourquoi ne retournes-tu pas à Tchirpan? Faire la récolte du raisin et vendre du vin dans la boutique de ton père?

L'HOMME. Ne fais pas cela! N'y touche pas! Ni à Tchirpan ni à ma famille.

LA FEMME. Quoi?

L'HOMME. Je ne te le permets pas.

LA FEMME. Tu es un hypocrite. Cela fait dix ou quinze ans que tu es à Sofia. Combien de fois es-tu allé à Tchirpan?

L'HOMME. Tais-toi!

LA FEMME. Une fois. A l'enterrement de ta mère.

L'HOMME. (*allume une cigarette*). Ce n'est pas vrai.

LA FEMME. Quelle était cette force qui te retenait si fort à Sofia? (Pause). Si elle était vivante et était assise là, à ma place, aurais-tu dit que tu étais prêt à tout abandonner et à repartir à Tchirpan?

L'HOMME? Qui? Si qui était vivant?

LA FEMME. Elle.

L'HOMME. Laisse les morts en paix.

LA FEMME. Je ne parle pas de ta mère.

L'HOMME. Quand ai-je dit que je partais à Tchirpan?

LA FEMME. Bon, d'accord. Pas à Tchirpan. A Anhialo. Si elle était vivante et était assise là, maintenant, aurais-tu dit que tu étais prêt à tout laisser tomber et à partir à Anhialo..

L'HOMME. Il y a dans le tiroir des somnifères. Prends un cachet et tu auras sommeil.

LA FEMME. Je ne te demande que de me dire cela.

L'HOMME. Quoi?

LA FEMME. Si elle ...

L'HOMME. Laquelle?

LA FEMME. La demoiselle.

L'HOMME. Ne l'appelles pas "la demoiselle".

LA FEMME. Qu'ai-je dit de mauvais?

L'HOMME. Elle avait un nom.

LA FEMME. Je ne veux pas le prononcer.

L'HOMME. Aies du respect au moins pour les morts.

LA FEMME. Je ne veux pas le prononcer. Moi, je l'aimais.

L'HOMME. Alors laisse-la. Laisse-la. Parle d'autre chose. De la soirée, par exemple. Pose des questions! Interroge-moi. En face de quelle dame je me suis assis. Quel

regard je lui ai décoché. Vas-y, demande.

LA FEMME. Tu as dit: je suis prêt à laisser tomber tout ce que j'ai et partir à Anhialo. Qu'est-ce que tu as?

L'HOMME. Rien.

LA FEMME. Ah bon?

L'HOMME. Deux costumes. Trois fusils. Un sac à dos.

LA FEMME. Les fusils appartiennent aux Macédoniens.

L'HOMME. Donc, je n'ai rien.

LA FEMME. Moi je croyais que tu avais une femme.

L'HOMME. J'aurais mieux fait de ne pas écrire les trois recueils de poèmes. Si seulement les pièces de théâtre n'existaient pas non plus. Le théâtre, si le théâtre même n'existait pas. Mais que je sois tel que j'étais à Anhialo. C'est cela que je voulais dire.

LA FEMME. Ce n'est pas le théâtre qui te gêne. C'est moi. C'est moi qui te gêne.

L'HOMME. As-tu touché au revolver?

LA FEMME. Je t'ai déjà répondu.

L'HOMME. Non, tu ne m'as pas répondu.

LA FEMME. As-tu déjà eu d'autres visions en dehors de celles des gens habillés de blanc?

L'HOMME. Pourquoi?

LA FEMME. Parce que cela fait un an que nous sommes mariés et j'ignore tout de toi.

L'HOMME. Je t'ai tout dit.

LA FEMME. Tu ne me dis rien. Je reste assise en face de toi comme dans une salle d'attente et j'attends. Monsieur ne reçoit pas.

L'HOMME. Christo Botev.

LA FEMME. Quoi?

L'HOMME. Christo Botev. Ce fut lui ma vision.

LA FEMME. Pourquoi?

L'HOMME. Je ne sais pas. Cela m'arrive toujours au printemps. Au mois de mai. Cela doit être une maladie.

LA FEMME. Et puis après?

L'HOMME. Rien. Il se tient à mes côtés et m'observe. Je dors dans mon lit, il vient se placer à mes côtés à me regarder.

LA FEMME. Il est comment? Il a une barbe, le fusil et ne porte pas d'épée?

L'HOMME. Je te dis. Christo Botev. Sans fusil et sans épée. Avec des bottes. D'abord je vois ses bottes. Dès que j'ouvre les yeux, je vois des bottes devant moi.

LA FEMME. Est-ce qu'il dit quelque chose?

L'HOMME. Il ne dit rien. Mais à deux reprises il a tendu la main pour me toucher.

LA FEMME. J'aurais dû m'acheter une paire de lunettes et un tas de livres et m'inscrire à la Sorbonne.

L'HOMME. Quoi?

LA FEMME. Pour que, une fois rentrée ici, je puisse mettre de l'ordre dans cette maudite littérature bulgare.

L'HOMME. Pourquoi maudite?

LA FEMME. Pourquoi jamais personne n'a écrit quelque chose de valable sur toi? Pour que tu comprennes à la fin qui tu es.

L'HOMME. Je sais qui je suis.

LA FEMME. Pourquoi alors tu t'identifies à Christo Botev?

L'HOMME. Je ne m'identifie pas.

LA FEMME. Pourquoi rêves-tu de lui?

L'HOMME. Je ne rêve pas de lui. Cela se produit quand je suis éveillé. C'est certainement une maladie. C'était il y a beaucoup d'années.

LA FEMME. Pourquoi Botev précisément?

L'HOMME. Je n'en sais rien.

LA FEMME. Christo Botev a écrit vingt poèmes avant de partir égorger les Turcs dans le Balkan. Alors que toi, tu en avais fait dix-neuf, pas plus, et tu es allé rejoindre les charcutiers en Macédoine.

L'HOMME. Laure!

LA FEMME. Si au moins tu en avais fini un.

L'HOMME. Lui non plus, il n'a fini personne.

LA FEMME. Tiens, c'est déjà un point commun.

L'HOMME. Je t'interdis de les traiter de charcutiers.

LA FEMME. C'est toi qui les a appelés ainsi.

L'HOMME. Moi je peux. Toi non.

LA FEMME. Veux tu que je te rappelle dans quel état tu es revenu de Thessalonique et de combien de tours de clé tu m'as demandé d'enfermer les fusils et les sacs à dos, car ton âme était dégoûtée.

L'HOMME. Je revenais de guerre. C'était normal que mon âme fût dégoûtée.

LA FEMME. C'était ridicule. Quand j'y pense, je me rends compte que c'était très ridicule.

L'HOMME. Etait-ce la guerre qui était ridicule?

LA FEMME. Tu m'as écrit une lettre d'adieu comme si tu étais à bord du navire Radetski. Tu parles même de Petko comme Christo Botev avait parlé d'enfants. Alors que moi, je faisais Veneta Boteva.

L'HOMME. Tu fais peut-être quelqu'un, mais moi je ne fais personne.

LA FEMME. Et les tchetnik à Samokov ...

L'HOMME. Lesquels?

LA FEMME. Des barbiers et des charretiers partis se soûler et piller.

L'HOMME. Qui c'est qui t'a dit cela à propos des tchetniks?

LA FEMME. C'est toi.

L'HOMME. Pourquoi quittes-tu ta place?

LA FEMME. Pourquoi ne la quitterai-je pas?

L'HOMME. Si maintenant je fermais les yeux et si je m'interrogeais sur ce qui m'est le plus cher au monde et que je regretterai avant de mourir, ce serait la Macédoine. La première personne à qui je ferai signe dans l'autre monde, si jamais l'autre monde existait, ce sera Gotse.

LA FEMME. Je ne parle pas de Gotse.

L'HOMME. Il viendra à ma rencontre avec trois perce-neige. Il avait cueilli trois perce-neige qu'il m'a tendus, car il était content du premier numéro de La Liberté ou la mort. Un homme avec deux pistolets enfoncés dans la ceinture. Et un poignard. Et avec trois perce-neige.

LA FEMME. Je ne parle pas de Gotse.

L'HOMME. Christo Tchernopeev gardait cent-cinq kilo d'or pour la rançon de Miss Stown et de Madame Tsilka et n'a pas pris un gramme pour sa femme. Sa femme et ses quatre enfants mouraient de faim en Bulgarie du Nord. Krastio Assenov a marché à pied jusqu'à Sofia, il supplia sa soeur de lui donner dix leva pour prendre le train jusqu'à Kustendil, mais n'a jamais touché à l'or. Qui traites-tu de voleur et d'assassin?

LA FEMME. Et les personnes égorgées à Mékhomie? Et les pillages à Kavala?

L'HOMME. Je parle de mille-neuf-cent-trois.

LA FEMME. Et moi je parle de maintenant!

L'HOMME. Quoi maintenant? Maintenant c'est la guerre, ce n'est pas la révolution.

LA FEMME. Même si vous aviez fait une révolution, il y aurait eu la mort de gens innocents. Je sais ce que c'est la révolution.

L'HOMME. Ce sont les religieuses françaises dans ta pension qui t'ont appris ce que c'est que la révolution?

LA FEMME. Tu as dû oublier qui était mon père.

L'HOMME. Tu ne veux pas dire qu'il soit révolutionnaire?

LA FEMME. Et mon oncle, il ne l'était pas non plus?

L'HOMME. Et ta mère. Et ton cousin Rachko. Le général Ratcho aussi. Et le général Tsonchev. Et le roi Ferdinand avec tous ses palais et carrosses. Ils sont tous révolutionnaires.

LA FEMME. Je parle de Luben Karavelov. Je ne parle pas du roi.

L'HOMME. Qu'as-tu à voir avec Luben Karavelov en dehors du nom?

LA FEMME. Aucun de mes parents n'a été courtisan.

L'HOMME. Gotsé est mort désespéré. Au moment où il venait souriant à ma rencontre avec les trois perce-neige, il était déjà un homme désespéré.

LA FEMME. Même ma mère.

L'HOMME. N'importe quelle animal habitant la Bulgarie, avec ou sans capote militaire, se répand en mièvreries sur la liberté de la Macédoine.

LA FEMME. Le fait qu'elle ait été invitée deux ou trois fois au palais ne veut rien dire.

L'HOMME. De Sanct-Petersbourg à Londres, tout le monde fait ses choux gras avec les côtes de la Macédoine. Gotse tout seul pouvait-il faire face à tout ce monde-là?

LA FEMME. As-tu la moindre idée de la société qui se réunissait chez le général Lermontov?

L'HOMME. Quel général? Quel Lermontov?

LA FEMME. Le général Lermontov. Un parent du poète. Je t'ai dit au moins cent fois que ma mère a vécu chez eux à Moscou. Qu'elle y a rencontré Sofia Perovska et Nathalia Armfeld.

L'HOMME. Qu'est-ce que cela change?

LA FEMME. Ce sont des femmes révolutionnaires.

L'HOMME. Chez le général?

LA FEMME. N'est-ce pas ce que je suis en train de t'expliquer?

L'HOMME. Qu'est-ce que tu m'expliques?

LA FEMME. Le général Lermontov. Ils se réunissaient chez lui.

L'HOMME. Qui se réunissait chez lui?

LA FEMME. Ces gens-là. Les révolutionnaires.

L'HOMME. Ne viens pas m'expliquer qu'un général russe est capable d'être révolutionnaire, car j'attraperai cette lampe et je l'écraserai contre le sol.

LA FEMME. Pourquoi s'en prendre à la lampe?

L'HOMME. N'est-ce pas la raison de la tragi-comédie qui s'est jouée là-bas, justement parce que les généraux ont commencé à jouer aux révolutionnaires.

LA FEMME. Tragi-comédie?

L'HOMME. Un général - révolutionnaire!

LA FEMME. Je ne vois rien de tragi-comique dans l'affaire en dehors de toi et de moi.

L'HOMME. Car tu n'y as pas été.

LA FEMME. J'étais ici. Crois-tu que ce fût un plaisir pour moi de te regarder au cours de toute une année gémir au-dessus de la carte.

L'HOMME. Ce sont des villes et des villages bulgares. Des Bulgares y sont restés.

LA FEMME. Ca suffit maintenant!

L'HOMME. Tu crois!

LA FEMME. Une année entière passée en offenses et défenses, en calculs et marchandages. Nous avons été frères avec les Serbes, nous avons été frères avec les Grecs. Les Serbes sont devenus des brigands, puis les Grecs. Mais les plus grands brigands furent les Roumains. Maintenant nous allons devenir frères avec les Turcs. J'en ai marre.

L'HOMME. Moi aussi j'en ai marre. Va te coucher et dors!

LA FEMME. Le fait que je vive une tragédie ne t'intéresse pas. Ma tragédie à moi ne t'intéresse pas.

L'HOMME. C'est une catastrophe pour la Bulgarie. Je ne peux pas dormir, je ne peux pas écrire, qu'y puis-je? Je ne peux rien faire. Cinq Etats contre l'unique malheureuse Bulgarie.

LA FEMME. Au moment des grands marchandages sur la Macédoine, c'est toi qui disais qu'il fallait faire quelque chose.

L'HOMME. C'est vrai. Je disais qu'il fallait faire quelque chose.

LA FEMME. Tu vois. C'est fait. La catastrophe est là.

L'HOMME. Est-ce de ma faute? Quand, il y a dix ans, j'arpentais la Macédoine, je faisais la propagande de la révolution sociale et non de la guerre.

LA FEMME. Et tu es allé te féliciter des salves à Kustendil ...

L'HOMME. Quoi?

LA FEMME. Il y a deux mois.

L'HOMME. Je ne me suis félicité de rien. Ce furent les jours les plus noirs de ma vie.

LA FEMME. Pourquoi y es-tu allé?

L'HOMME. Aurais-je dû rester ici? Accroché à ta jupe.

LA FEMME. Cela n'a pas été une révolution.

L'HOMME. Je n'ai pas écrit une seule ligne sur la guerre. Je n'ai pas écrit un seul poème sur la guerre.

LA FEMME. D'accord, mais qu'est-ce que cela change?

L'HOMME. Les autres en ont écrit.

LA FEMME. Dors alors. Puisque ta conscience est tranquille. Pourquoi ne dors-tu pas?

L'HOMME. Une chanson tourne dans ma tête.

LA FEMME. Ecris. Tiens, prends l'encrier.

L'HOMME. Je l'ai entendu il y a dix ans. Quand j'errais à dos de cheval en transportant l'imprimerie.

LA FEMME. Est-ce moi qui te gêne?

L'HOMME. Une jeune fille de Koukouch la chantait. "Toi, la jeune fille, la belle jeune fille! Une jacinthe d'été et une violette d'hiver! Pourquoi fleuris-tu tôt avant

Pâques, tôt avant Pâques, avant le grand dimanche."

LA FEMME. Je déteste la Macédoine.

L'HOMME. Quand j'entrais dans une maison, la jeune fille me tendait une pomme. L'hôte servait un ou deux verres d'eau-de-vie, ils offraient du café et s'il y avait une jeune fille dans la maison, elle venait m'apporter une pomme rouge pour me souhaiter "la bien venue". Elle tendait la pomme et s'évadait. Je me tenais silencieux au bord du feu, alors que Mitso parlait pour les deux. Après nous disposions les outils dans la pièce et nous mettions à imprimer. L'imprimerie toute entière tenait dans deux besaces. Nous gardions des bombes sur le dos du cheval, si jamais un ennui arrivait, on mettait le feu et on s'évadait. Une fois j'ai parlé à l'église à la veille de Pâques. J'évoquais la liberté et la fraternité. Trois mille jeunes filles et femmes violées, deux cents villages incendiés, sept mille personnes égorgées, voici la leçon qu'ils ont tirée de la liberté et de la fraternité.

LA FEMME. Ce n'est pas toi qui les as égorgées. Ce sont les Turcs.

L'HOMME. Pourquoi as-tu fleuri tôt avant Pâques ... Depuis dix ans leurs tombes nourrissent des mauvaises herbes, les chiens pissent dessus et les bottes à soldats y comptent en pas: ce lopin revient au roi grec, celui-là au roi serbe, le troisième ira aux Allemands, pour ne pas qu'ils se fâchent.

LA FEMME. Pleure-les. Pleure-les. Pleure-les tous. Et la Macédoine et les Macédoniens. Pleure la Bulgarie car son roi est Allemand. J'espère que quand tu auras fini de pleurer, tu penseras aussi à moi.

L'HOMME. Enlève cette robe noire et couche-toi.

LA FEMME. Est-ce la couleur de la robe qui t'agace?

L'HOMME. Pourquoi as-tu amené dix peignoirs de Paris? Mets-en un.

LA FEMME. N'aimes-tu pas le noir?

L'HOMME. Je suis encore vivant.

LA FEMME. Vivant. Tu es vivant.

L'HOMME. Enlève cette robe noire.

LA FEMME. Tu as l'air d'avoir oublié ce qui s'est passé il y a trois mois.

L'HOMME. Que s'est-il passé?

LA FEMME. Rien. Rien ne s'est passé.

L'HOMME. Laure!

LA FEMME. Rien ne s'est passé.

L'HOMME. Tais-toi, c'est un péché.

LA FEMME. Qu'est-ce qui est pêché?

L'HOMME. C'est un péché que de faire le deuil d'un enfant qui n'est pas né.

LA FEMME. Et toi? Tu fais ton deuil de quoi? De la Macédoine?

L'HOMME. Moi? Je fais mon propre deuil.

LA FEMME. Tout baigne pour toi. Tu restes assis dans ton cabinet bien chaud au nouveau théâtre, les journaux parlent de toi tous les jours, les comédiens viennent frapper à ta porte.

L'HOMME. Comment les entends-tu frapper à ma porte? (*Pause*). Je n'ai nul besoin de cabinet chaud. Je me fiche des journaux. Je n'ai que des chaussures de soldats devant les yeux. Il abandonne son petit bout de champ, il abandonne sa charrue pour se jeter contre les obus en criant "hourras!". Car il est écrit dans son abécédaire que

"Celui qui périt pour la liberté me meurt jamais." Et puis "Je t'aime, ma chère patrie." Maintenant sa chair pourrit sur la terre d'autrui, ses enfants crèvent la faim, alors qu'un autre se tient assis dans son cabinet bien chaud, sirote son café et se lamente au-dessus de la carte: "On a tout fichu par terre! On a tout bousillé!"

LA FEMME. Est-ce toi qui as donné l'ordre à l'artillerie de tirer contre les Serbes?

L'HOMME. Non. Ce n'est pas moi.

LA FEMME. Alors?

L'HOMME. Je n'ai pas non plus rêvé être couronné à Istanbul. Sauf que maintenant c'est trop facile de dire: "C'est la faute à Ferdinand. C'est la faute au général Savov. C'est la faute au docteur Danev." Personne n'a dit et n'a écrit quoi que ce soit en temps utile. Moi non plus.

LA FEMME. Ecris maintenant. Puisque tu sais ce qu'il faut écrire, écris maintenant.

L'HOMME. Je ne peux pas. Et je ne sais pas non plus. Je ne sais pas ce qu'il faut écrire;

LA FEMME. Appelle demain Todor Alexandrov et dis-lui de retirer ses fusils du débarras.

L'HOMME. Certains croyaient faire une révolution, d'autres étaient partis conquérir Istanbul.

LA FEMME. Ou je les range dans un coffre?

L'HOMME. Sais-tu ce que nous étions? Des fossoyeurs assistant à des noces. Tous les autres s'étaient lancés dans les affaires louches pour faire leurs chous gras, alors que nous criions: "Liberté pour l'esclave macédonien". Des fossoyeurs noceurs. Tu ne touches pas aux fusils.

LA FEMME. A quoi te serviront-ils?

L'HOMME. Tu n'y touches pas.

LA FEMME. Maintenant tu es beau.

L'HOMME. Quoi?

LA FEMME. Tu es beau. Maintenant que tu me regardes avec ces yeux grand ouverts, avec ce pli autour de la bouche, tu as l'air d'un enfant outré.

L'HOMME. Mon sommeil est fichu maintenant.

LA FEMME. Prends quelque chose.

L'HOMME. Quoi par exemple?

LA FEMME. N'as-tu pas dit qu'il y avait des somnifères.

L'HOMME. Je n'ai pas envie de prendre des pilules.

LA FEMME. Veux-tu que je joue un morceau sur la pianole?

L'HOMME. Maintenant?

LA FEMME. J'ai envie.

L'HOMME. Viens ici.

LA FEMME. Pourquoi?

L'HOMME. Comme cela.

*La femme ne bouge pas de sa place.*

A-t-on bu tout le vin l'autre jour?

LA FEMME. Je ne sais pas.

L'HOMME. D'accord. Je prends un cachet.

LA FEMME. Prends ce que tu veux.

L'HOMME. Pourquoi ne viens-tu pas ici?

LA FEMME. Je crois qu'il y a une bouteille de cognac français dans la pièce à côté. Il n'y a pas de vin.

L'HOMME. Sers-moi. Attends, j'irai le chercher.

LA FEMME. Pourquoi ne ferais-je pas de la musique?

L'HOMME. Car tu vas réveiller les propriétaires. Que fais-tu?

LA FEMME. Je le range. (*Elle met le pistolet dans la poche arrière du pantalon*). Il était tombé par terre. Je l'ai pris au commerce des deux "Gars de Timovo".

L'HOMME. Quoi?

LA FEMME. Le cognac.

L'HOMME. Ce bouton était-il ouvert?

LA FEMME. Lequel?

L'HOMME. Le bouton de la poche.

LA FEMME. Certainement. Sinon comment serait-il tombé par terre.

L'HOMME (*regarde la femme pendant quelques secondes, sort le pistolet, fait un pas vers le secrétaire, tire le tiroir, y met le pistolet, ferme le tiroir à clé*). Veux-tu qu'on aille maintenant dans la chambre à coucher et qu'on se couche?

LA FEMME. Non. Je ne veux pas.

L'HOMME. (*pose sa main sur sa tête*). Laure!  
(*Elle prend sa paume dans ses deux mains et la colle contre sa joue*).  
Tu ne fais rien, je t'apporterai à côté.

LA FEMME. Je ne veux pas.

L'HOMME. J'enlèverai ta robe.

LA FEMME. Non.

L'HOMME. Je te coucherai dans le lit.

LA FEMME. Je ne veux pas.

L'HOMME. Cette vie n'est pas une vie! (*D'un geste brusque, il retire sa main et sort*).

La femme se place devant le secrétaire, essaie de retirer le tiroir, puis se retire vite en arrière. Entre l'homme.

La lampe est grillée. Où y a-t-il une bougie?

LA FEMME. Je crois qu'elle est là. Dans le tiroir.

L'HOMME. Elle n'est pas dans le tiroir. (*Il prend une boîte d'allumettes de la table de nuit*). Je le chercherai avec des allumettes.

LA FEMME. Essaie de ne pas mettre le feu à la maison des autres.

L'HOMME sort.

LA FEMME *passé dans la pièce à côté. Peu après des sons de piano en parviennent.*

*(Fin de Acte I)*

( ... )

## ACTE II

*L'homme entre, pose la bouteille sur le guéridon (la petite table). La musique s'arrête. Il prend la montre de gousset, ouvre le couvercle, le referme nerveusement. A travers la porte ouverte à droite apparaît une main, le commutateur électrique craque. A présent la lumière n'arrive que de la pièce voisine. Dans l'encadrement de la porte se place une figure entourée d'une longue pèlerine noire d'où dépasse un crâne blanc de mort.*

L'HOMME : En quoi tu t'es déguisée ? *(Pause.)* Je te demande en quoi tu t'es déguisée ?

LA FEMME : Bonsoir, Monsieur Yavorov.

L'HOMME : Bon matin, Madame Yavorova.

LA FEMME : Vas-y, invente un titre.

L'HOMME : De quoi dois-je inventer un titre ?

LA FEMME : Du tableau vivant.

L'HOMME : Laisse cette chose dans la pièce à côté et viens ici. J'ai trouvé le vin.

LA FEMME : Invente un titre.

L'HOMME : La femme blasée. Le titre est "la femme blasée".

LA FEMME : Et il se veut dramaturge. *(Sort.)*

*L'homme sert du vin. La femme entre. Son visage est souriant et serein.*

Quand nous les morts, nous nous réveillerons.

L'HOMME. Quoi ?

LA FEMME : "Quand nous, les morts, nous nous réveillerons." Ca ne te plaît pas ?

L'HOMME : J'ai trouvé le vin.

LA FEMME : As-tu pris peur ?

L'HOMME : Si Ivan Andreïtchin t'avait vue, il t'aurait mise sur la couverture.

LA FEMME : Je devrais être nue. Dans sa revue les morts sont toujours nus.

L'HOMME : Tu diras à Theodorina de me ranger cette chose.

LA FEMME : Quelle chose ?

L'HOMME : Le masque.

LA FEMME : Theodorina a dit qu'elle ne reviendrait plus à la maison.

L'HOMME : Pourquoi ?

LA FEMME : A cause d'aujourd'hui.

L'HOMME : Pourquoi ? Qu'est-ce qui s'est passé ?

LA FEMME : Tu l'as chassée.

L'HOMME : Moi ? C'est moi qui l'ai chassée ?

LA FEMME : Avec quelle horreur tu me regardes. Qu'ai-je dit d'aussi effrayant ? (*A présent, c'est lui qui est assis sur le tabouret. Elle se place derrière lui, enfouit ses doigts dans ses cheveux.*) Nous achèterons la maison à côté du bataillon du Château fort, je t'achèterai un secrétaire aussi grand que cette pièce, et aussi un encrier de marbre et un porte-plume en argent. Et je fermerai la porte à neuf clés.

L'HOMME : Pourquoi ?

LA FEMME : Pour que personne ne vienne te voler.

L'HOMME : Quelqu'un qui possède un champ de pastèques. Pour lui servir d'épouvantail.

LA FEMME : Attends. Un cheveu blanc. Tu as un cheveu blanc. je vais l'arracher.

L'HOMME : Laisse ça !

LA FEMME : Je me demande comment tu seras quand tu seras vieux ? Aux cheveux blancs avec ce visage mat.

L'HOMME : Comme un vieux tsigane.

LA FEMME : Je vais l'arracher.

L'HOMME : Laura !

LA FEMME : Une femme m'a dit que tu étais le plus bel homme de Sofia.

L'HOMME : Ah bon ?

LA FEMME : Après la France. Depuis que tu t'habilles élégamment.

L'HOMME : C'est qui cette femme ? Je lui offrirai un verre.

LA FEMME : Elle aussi, elle s'habille très élégamment.

L'HOMME : Est-ce que je la connais ?

LA FEMME : Tu la connais. Dix fois tu lui as jeté le mouchoir ce soir.

L'HOMME : Vas-tu recommencer ?

LA FEMME : (*les mains encore enfouies dans ses cheveux.*) Quoi qu'elle mette, elle restera toujours une provinciale.

L'HOMME : Lâche ma tête !

LA FEMME : Et les chaussures qu'elle avait mises ! Elle est allée s'acheter une jupe et un chemisier chez "Pulitzer et Pipev", alors que ses chaussures ...

L'HOMME : Que fais-tu ?

LA FEMME : Une tentatrice provinciale. Tota. Son prénom, c'est Totka. Tota! De Lovetch. Mais elle s'est rebaptisée Dora.

L'HOMME : Oh !

LA FEMME : Je l'ai arraché.

L'HOMME : Pourquoi restons-nous ici ? Pourquoi restons-nous ici en pleine nuit avec ces verres ?

LA FEMME : Bois ! Moi, je ne peux pas.

L'HOMME : Je ne peux pas non plus.

LA FEMME : Tota !

L'HOMME. N'est-elle pas ton amie ?

LA FEMME : Elle n'est pas mon amie.

L'HOMME : Assieds-toi. Assieds-toi là. Assieds-toi. (*A présent, c'est la femme qui s'assied. L'homme reste debout. Il se penche et l'embrasse sur les cheveux.*) Pourquoi Theodorina s'est-elle vexée aujourd'hui ?

LA FEMME : Elle ne s'est pas vexée. Elle s'est sentie gênée et elle est partie.

L'HOMME : Deux femmes se tiennent assises sur un banc en plein hiver et parlent poésie. Peut-on s'empêcher de rire.

LA FEMME : Tu n'as pas ri. Tu as été méchant. Et ironique.

L'HOMME : Il y a eu certainement une raison pour cela.

LA FEMME : Evidemment. Une bourgeoise dilettante, femme au foyer animée d'ambitions démesurées se tient assise sur le banc et lit à l'artiste les poèmes de son mari. N'est-ce pas à rire ?

L'HOMME : Je ne peux pas me mettre à côté du banc et expliquer le pourquoi de ce que j'ai écrit.

LA FEMME : Personne ne t'a jamais demandé d'expliquer quoi que ce soit. La seule chose que je t'aie demandé était de confirmer que ce poème n'est pas écrit pour elle.

L'HOMME : C'est qui, "elle" ?

LA FEMME : Tu sais laquelle.

L'HOMME : Je ne sais pas.

LA FEMME : Si je l'appelle "la demoiselle", vas-tu à nouveau me jeter un regard d'assassin ?

L'HOMME : Pourquoi ne l'appelles-tu pas par son prénom ?

LA FEMME : Minka. Le poème n'est-il pas écrit pour Minka.

L'HOMME : Si, il est écrit pour elle.

LA FEMME : Tu cherches à m'agacer.

L'HOMME : Il est écrit pour elle.

LA FEMME : (*ouvrant le livre.*)

Cette nuit encore, j'ai rêvé de toi, chérie,  
Je t'ai rêvée - languie à mes côtés,  
Ta tête penchée sur mon épaule.

L'HOMME : Je le connais.

LA FEMME : (*continuant à lire.*)

L'obscurité était vivement illuminée:  
 et tes yeux - à travers mon regard embrouillé -  
 brûlaient, rivés sur l'avenir ...

L'HOMME : Ne le lis pas, je le connais.

LA FEMME : '(continuant à lire.)

C'était avant, ce furent des jours de félicité ...

(Elle jette le livre vers le secrétaire.) C'est écrit pour une femme avec qui tu as vécu un amour. De l'amour comme de l'amour. Au lit.

L'HOMME : Oui.

LA FEMME : Il s'agit de l'autre ... De la petite? Minka ?

L'HOMME : Non. Ce n'est pas elle. Lis la dernière strophe. Je l'ai oubliée.

LA FEMME : (ouvrant le livre.)

Je me suis réveillé et dans la nuit sans lumière  
 je me mis à pleurer et égrenais des larmes jusqu'à l'aube  
 sur ta fin et sur ma part de désolation.

L'HOMME : C'est pour Minka.

LA FEMME : Pourquoi veux-tu m'agacer ?

L'HOMME : J'ai écrit ce poème au village de Straldja. J'y ai également travaillé comme télégraphiste.

LA FEMME : Au cours du siècle dernier.

L'HOMME : Pourquoi ?

LA FEMME : Quel âge avais-tu quand tu l'as écrit ?

L'HOMME. Je ne sais pas. Dix-neuf, vingt ans. Non. Plus. Vingt-deux.

LA FEMME : Donc, pendant le siècle dernier.

L'HOMME. Oui.

LA FEMME : Minka en avait cinq. Ou n'étais pas encore née.

L'HOMME : Pourquoi ? Elle est morte à vingt ans.

LA FEMME : Quel que soit l'âge auquel elle est morte, à l'époque tu ne la connaissait pas. Dans ce village de Straldja.

L'HOMME : Je connaissais une autre femme. Quand Minka est morte, je préparais le recueil de poèmes pour l'impression, j'ai changé la dernière strophe.

LA FEMME : (ouvrant le livre.)

Je me suis réveillé et dans la nuit sans lumière

je me mis à pleurer et égrenais des larmes jusqu'à l'aube  
sur ta fin et sur ma part de désolation.

L'HOMME : Oui. Sauf que j'ai changé la deuxième strophe aussi. Tout le poème.

LA FEMME : Il était comment ? Avant que tu ne le changes.

L'HOMME : Je ne sais pas. Je ne me rappelle pas.

LA FEMME : Et elle ?

L'HOMME : Qui elle ?

LA FEMME : L'autre, du village machin.

L'HOMME : Elle était institutrice. De la ville de Sliven.

LA FEMME : Où est-elle maintenant ?

L'HOMME : Je ne sais pas.

LA FEMME : Mais elle est toujours en vie ?

L'HOMME : Certainement.

LA FEMME : Ce serait curieux de voir quel sera le poème que tu changeras quand moi je serai morte.

L'HOMME : Pourquoi ? J'écrirai un nouveau.

LA FEMME : Sera-t-il beau ?

L'HOMME : J'essaierai de faire en sorte pour qu'il soit beau. (*Pause.* ) Dis-moi, n'es-tu pas fatiguée de parler sans cesse de mort !

LA FEMME : A mon avis, elle non plus, tu ne l'as pas aimée.

L'HOMME : Certainement.

LA FEMME : Sais-tu de quoi je te parle ?

L'HOMME : De quoi me parles-tu ?

LA FEMME : Toujours d'elle. De la petite.

L'HOMME : Aha

LA FEMME. Et moi?

L'HOMME. Quoi toi?

LA FEMME. Où suis-je, moi? Ta mère, Minka, la Macédoine, la révolution, les étoiles, l'univers ... Où suis-je, moi?

*Pause.*

L'HOMME. Laure.

LA FEMME. Oui.

L'HOMME. Comment s'est fait-il que toi que l'on considère comme la femme la plus libre de Bulgarie et moi qui ai toujours cru ne pas être fait pour la vie de famille, nous restions assis ici, comme dans un tombeau à nous guêter l'un l'autre, à veiller à ce que personne ne sorte.

LA FEMME. Sors. Je ne t'en empêcherai pas.

L'HOMME. Une fois j'ai côtoyé des momies dans la salle égyptienne d'un musée. Par un temps maussade, à la tombée de la nuit, j'étais là; parfaitement seul. Tout d'un coup j'ai entrevu, au milieu des momies, une statuette derrière une vitre. Deux animaux en baiser amoureux. Ils s'embrassaient comme les humains, le visage tourné l'un vers l'autre. Un lion et une antilope.

Les lèvres de l'un suçant les lèvres de l'autre comme dans le baiser humain. Les jambes enlaçant le corps de l'autre. Alors je vis qu'il la dévorait. Le lion dévorait l'antilope. Ou inversement. N'importe. Ils s'enlaçaient et se dépeçaient. L'horreur que m'envahit. Même maintenant je ressens la salle vide, les pierres, le froid, les momies. Et ce baiser mortel. Pourquoi? Pourquoi s'aimer et se dévorer?

LA FEMME. La question que je t'ai posée était toute autre.

L'HOMME. Quand j'étais socialiste âgé de dix-neuf ans, j'ai donné une conférence sur la situation de la femme. Je me demande ce que j'en savais à l'époque. J'ai pourtant retenu une phrase du Manifeste communiste. Elle prétendait qu'un jour la famille tomberait en désuétude. Que cela allait de soi.

LA FEMME. C'est vrai? Es-tu toujours socialiste?

L'HOMME. Oui, toujours.

LA FEMME. Comment vivront alors les humains sous ton socialisme? En troupeaux?

L'HOMME. Je l'ignore. Pourtant, pourvu que leur amour en soit un et pas un déchirement.

LA FEMME. Lequel de nous deux est le lion et lequel est l'antilope?

L'HOMME. Ce lion et cette antilope s'embrassaient au moins. Alors que nous, nous ne faisons même pas cela.

LA FEMME. Demain tu demandes à Jordan d'aller chercher mon passeport.

L'HOMME. Tu pars?

LA FEMME. Je pars.

L'HOMME. Non. Tu ne partiras pas.

LA FEMME. Ah bon?

L'HOMME. Et oui.

LA FEMME. Comment le sais-tu?

L'HOMME. Je le sais.

LA FEMME. Je ne partirai pas. Je resterai ici à bouffer ton âme. A petites doses, mais tous les jours.

L'HOMME. Il ne m'en reste aucune, tu n'auras rien à bouffer. J'avais une âme quand j'écrivais sur les Arméniens. Et sur les affamés. Les affamés ont toujours faim, on n'arrête pas d'égorger les Arméniens, alors que moi, je reste assis devant ce cher secrétaire à réchauffer mes mains devant ta lampe parisienne. Quelle serait l'âme que tu boufferais.

LA FEMME. Casse-la!

L'HOMME. Quoi?

LA FEMME. La lampe. N'es-tu pas un révolutionnaire. Casse-la! Casse tout! Cogne! Soulève cette lampe et frappe-moi avec.

L'HOMME. Je ne suis nullement révolutionnaire. Un révolutionnaire ne peut pas vivre trente-six ans. Qui te laisserait vivre trente-six ans si tu étais un révolutionnaire. Tiens, dans le livre que tu tiens entre tes mains, j'ai écrit: "Avec mon sang je dessinerai une croix." C'est bien ce que je croyais faire. Dessiner une croix. Avec mon sang. Elle aurait touché aux quatre coins de la Bulgarie. Je n'ai rien fait.

LA FEMME. Hier soir ou plutôt la nuit d'avant je suis venue te rejoindre et tu as fait semblant de dormir. As tu fait semblant?

L'HOMME. Pourquoi es-tu venue?

LA FEMME. As-tu fait semblant?

L'HOMME. Pourquoi es-tu venue?

LA FEMME. J'avais froid.

L'HOMME. Je ne suis pas un poêle.

Longue pause. L'homme s'étend sur le lit, appuie ses épaules contre le grand oreiller, se couvre du plaid, allume une cigarette.

Tu viens te coucher auprès de moi comme un enfant qui se couche auprès de sa mère. Simplement parce qu'il a froid et parce qu'il a peur. Tu te mets en boule et tu t'endors. ou alors il faut qu'on cause. Encore une fois - pour que tu dormes. J'ai donc fait semblant de dormir. Je n'avais pas envie de parler.

LA FEMME. N'y a-t-il rien d'autre? N'y a-t-il rien d'autre qui aurait du sens en dehors de l'amour sensuel?

L'HOMME. Quand je partais en Macédoine avec le détachement ...

LA FEMME. Arrête avec cette Macédoine!

L'HOMME. Je ne sais plus. Je ne sais plus rien. Tiens, moi aussi j'ai froid, mais tu restes avec ta robe noire au pied du mur et nous discutons. Nous discutons, nous discutons, nous discutons tout au long de la nuit. De quoi parle-t-on?

LA FEMME. D'accord. J'enlèverai ma robe. J'enlèverai tout et je viendrai me coucher à tes côtés. Est-ce tout?

L'HOMME. Non. Je ne veux pas que tu viennes à moi par obligation. Ou te blottir contre moi quand le bois s'est atteint dans le foyer, te ramasser en boule et dès que je tends la main pour te caresser me dire: "Non".

LA FEMME. En est-il ainsi? En a-t-il toujours été ainsi?

L'HOMME. Quasiment.

LA FEMME. N'avons-nous pas eu de nuits où nous ne nous sommes point endormis?  
N'avons-nous pas eu d'autres nuits?

L'HOMME. Je n'en sais rien. Maintenant je me dit que tu avais fait semblant.

LA FEMME. Moi? Pourquoi? Pourquoi aurais-je fait semblant?

L'HOMME. Je me le demande aussi. Probablement parce que tu as ta théorie à toi.  
Que la femme doit être trois choses à la fois. C'était quoi déjà? La meilleure amie, la  
meilleure maîtresse ...

LA FEMME. Sauf que moi, je ne m'y prête pas. Je ne suis pas faite pour être  
maîtresse. C'est cela?

L'HOMME. Tu te forces. Tu te forces. Du coup, cela n'a plus de sens.

LA FEMME. Qu'est-ce qui n'a plus de sens?

L'HOMME. Tu viens à moi uniquement parce que tu sais qu'il doit en être ainsi. Car  
tu penses que si ce n'est pas toi, ce sera une autre. C'est ce que tu penses.

LA FEMME. Qu'est ce que tu dis? Mais qu'est-ce que tu me dis?

L'HOMME. Pourquoi passe-t-on la nuit à parler?

LA FEMME. Parce que ...

L'HOMME. Pourquoi me parles-tu d'autres femmes?

LA FEMME. Parce que ...

L'HOMME. Pourquoi? Toute la nuit!

LA FEMME. Car tu penses à d'autres femmes.

L'HOMME. Je n'y pense pas.

LA FEMME. Si.

L'HOMME. Même si j'y pensais, qu'est-ce que cela changerait? Je ne t'ai pas trompée.

LA FEMME. Mais tu es prêt à le faire.

L'HOMME. Je ne le suis pas.

LA FEMME. Puisque moi, je ne te suffis pas. Puisque je suis une bonne à rien.

L'HOMME. Qui t'a dit cela?

LA FEMME. Toi. Tout à l'heure.

L'HOMME. Tu ne m'as pas compris.

LA FEMME. Si, j'ai parfaitement bien compris. J'en conviens. Je ne suis pas. Je ne suis pas la meilleure. En général, je ne suis pas. Une geôlière! Une criminelle! J'ai enfermé dans une cage le poète de la Bulgarie. Je l'ai poussé à trahir son grand amour. Il n'écrit plus. Il a oublié la révolution. Moi, je ne le satisfais pas la nuit. C'est tout juste si je l'empêche de dormir. C'est moi qu'il faut tuer! Ou pendre! A l'envers.

L'HOMME. Attends.

LA FEMME. Je suis une bonne à rien. Je ne suis même pas bonne à être pute. La seule chose qu'il demandait de moi quand il m'a prise.

L'HOMME. Attends un peu.

LA FEMME. Je peux le faire! Mais je ne veux pas.

L'HOMME. Tu ne m'as pas compris. C'est certainement une disposition naturelle de l'esprit. Pourtant je ne te reproche rien. J'encaisse. Je me tais. Essaie pourtant de me comprendre toi aussi. Il se peut que je sois nerveux. Que je m'emporte. Ce n'est certainement pas très facile d'avoir une femme et de ne pas en avoir une.

LA FEMME. Donc tu as une femme et tu n'en as pas? Donc je ne suis pas une femme, moi?

L'HOMME. Tu es la plus belle et la plus intelligente ...

LA FEMME. Donc, il est impossible que je ne t'aime pas. Sais-tu ce que je fais de toute cette mathématique à toi? Je la casse, je la déchire, je la fais voler en éclats! (*Elle se saisit de la chaise où pend la veste.*)

L'HOMME. Que fais-tu!

LA FEMME. Je mords! Ta veste. (*Elle se met debout contre le mur. Elle tient un pistolet dans sa main.*)

L'HOMME. Laisse le pistolet!

LA FEMME (*parle lentement avec des pauses entre les mots*). C'est certainement très dur d'avoir une vraie femme, mais tu verras qu'il est encore plus dur de rester sans ami. Tu le sauras tout à l'heure.

L'HOMME. Laisse le pistolet! Le pistolet est chargé.

LA FEMME (*tourne le pistolet vers sa poitrine*). Tu vas me dédier des poésies. Tu en as dédié à tant d'autres. Maintenant tu m'en dédiras à moi. Je veux qu'elles soient belles. Je le mérite.

L'HOMME. Ne le tiens pas, ne le tiens pas comme cela!

LA FEMME. Ne bouge pas, ne bouge pas de là-bas!

L'HOMME. Le pistolet est vide.

LA FEMME. Comment le charge-t-on?

L'HOMME. Arrête! Cela n'a pas de sens. Il y a des balles à l'intérieur. Cela n'a pas de sens.

LA FEMME. N'y en a-t-il pas? (*Elle tire la gâchette*). Ne bouge pas!

L'HOMME. Le pistolet est chargé! Si tu appuies ...

LA FEMME. Si j'appuie ...

L'HOMME. Ce que tu veux ... Comme tu le veux ... Il en sera ainsi. Mais laisse le pistolet.

LA FEMME. Tu passeras la nuit à me pleurer. Tu y passeras ta vie. Sais-tu pourquoi? Car aucune autre femme ne t'aimera comme je t'ai aimé, moi.

L'HOMME. Laure!

LA FEMME. Je t'aime beaucoup.

L'HOMME. Ne le fais pas!

Un coup de feu. L'homme saute et saisit la femme chancelant vers l'avant.

Laure! ... Qu'as-tu fait! Laure! (*Il la pose sur le lit, essaie de déboutonner sa robe, puis se jette dehors*). Madame la propriétaire! ... Madame! ... Monsieur Belenski! ... Au secours! Laure part!

*Le corps de la femme est parcouru d'un spasme, se raidit et tombe du lit. L'homme entre, se met à genoux devant la femme tombée par terre, se lève et la regarde*

*quelques secondes. Puis fait un pas vers le secrétaire, déchire un bout de papier, trempe le porte-plume dans l'encrier. Il ramasse le pistolet, le charge, s'assied sur la chaise. Regarde quelques secondes la femme sans souffle qui gît par terre et appuie le canon contre sa tempe. Un coup de feu. La lampe s'éteint.*

*Lumière. Tous les objets dans la chambre sont couverts de blanc. La femme est assise sur le lit, l'homme - sur la chaise.*

LA FEMME.

Les éternelles eaux qui n'ont ni fond ni bord  
Dorment sans refléter les étoiles des cieux ...

L'HOMME

Nous errons tout autour et nous veillons encor -  
Et tremblons devant leurs gouffres silencieux.

LA FEMME

Les éternelles eaux qui n'ont ni bord ni fond  
Dorment sans refléter des ciels crépusculaires ...

## L'HOMME

Nous attachons nos yeux sur leur gouffre profond,

Et frissonnons devant leurs ténébreux mystères.

## L'HOMME ET LA FEMME

Les eaux d'avant les temps, eaux de limpidité,

Sans fond et sans bord, d'une attirante fraîcheur ...

Nous avons peur d'en boire et tremblons de terreur,

Sans sommeil, sans espoir et pleins d'avidité.

©Traduit du bulgare par Tzena MILEVA

11e poème *Nirvana* est traduit du bulgare par Georges-Assen Dzivgov, Poètes bulgares, Collection le livre bulgare, Sofia,